Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 3 (1890-1891)

Artikel: Noël et les traditions populaires qui s'y rattachent
Autor: Hornstein, Célestine
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-549688

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

NOEL

et les traditions populaires du Jura qui s'y rattachent

I

Noël est une date de renouvellement et de renaissance, et de toutes parts, ce nom éveille les plus douces pensées et les plus touchants souvenirs.

C'est le jour de la venue du Rédempteur, c'est aussi l'époque où l'astre du jour, après avoir paru nous fuir, s'arrête dans sa course et revient vers la terre attristée qui attend de lui la vie et la gaieté. Le christianisme a fait très heureusement coïncider le retour du soleil physique, avec le lever du grand astre moral, dont l'éclat devait régénérer le monde. Noël se trouve donc placé au point de départ le plus naturel de l'année solaire. Que certaines nations aient fixé le commencement de l'année civile, à Pâques, comme la France pendant plusieurs siècles ou l'aient fixé au premier janvier, système à peu près universel aujourd'hui, le jour de Noël n'en est pas moins, pour la plupart des pays chrétiens, le jour de l'an par excellence. Dans les contrées du Nord, la naissance du Christ et le commencement de l'année se solennisent encore dans une série de fêtes, qui durent jusqu'au jour des Rois.

Noël ! Noël ! Ce cri d'allégresse indiquait la joie générale ; il devint en France synonyme de réjouissance et le

peuple le laissait échapper de son cœur dans toutes les occasions d'enthousiasme. Il était poussé sur les places publiques, à la naissance d'un héritier du trône, à l'entrée des rois dans les villes, lorsqu'on accordait des récompenses ou lorsqu'on distribuait des largesses à la multitude. Il retentissait encore dans les combats, au moment d'engager l'action, en montant à l'assaut et après la victoire.

Certains étymologistes ont essayé de démontrer l'origine de Noël en dehors du christianisme, n'y voyant qu'une transformation de la fête païenne du *dies natalis invicti solis*. Ils ont cité, à l'appui de cette opinion, le *sol novus oritur* qui se trouve dans le chant de l'office divin de ce jour et les feux de joie que le peuple allumait jadis sur les hauteurs, au solstice d'hiver, souvenirs des cérémonies païennes, relatives à l'ancien culte du soleil.

Quoiqu'il en soit de cette conjecture, le peuple n'offre plus rien au grand astre le jour de la Nativité. Le christianisme y a complètement gagné sa cause, il a surtout opposé avec avantage la naissance du Dieu de toute lumière à la renaissance des longs jours : laissons donc à la fête de Noël son origine toute chrétienne.

II

Dans le Jura, cette solennité est aujourd'hui complètement dégagée des cérémonies bizarres du moyen-âge et des réjouissances profanes qui subsistent encore dans certains pays; depuis longtemps déjà, l'usage s'est établi de célébrer pieusement en famille ce grand anniversaire sans démonstration extérieure.

C'est à peine si l'on se souvient des *Réveillons* qui ne sont qu'un dernier reflet, un souvenir évanoui des joyeuses festivités des temps anciens.

Autrefois, les préparatifs à cette fête auguste, se faisaient par un repas ou plutôt par une collation, arrosée de libations copieuses, pendant laquelle avait lieu la cérémonie

de la bûche de Noël — *trontche de Nâ.* — La *trontche* n'était autre chose qu'un gros quartier de bois qu'on allait chercher en chantant de vieux couplets patois, appropriés à la circonstance :

Que lai trontche flambeuche ;
Que to bin ci entreuche ;
Fannes ayint des affenats,
Ai berbis des aignelats ;
Po to le monde di bian pain,
Ai di vin ai tiuvé pien (1).

Que la bûche flambe,
Que tout bien entre ici ;
Que les femmes aient des enfants,
Et les brebis des agneaux ;
Pour tout le monde du pain blanc
Et du vin à cuve pleine.

La bûche était alors placée au fond de la vaste cheminée occupant, dans certaines habitations, la moitié de la cuisine. Quand elle flambait, le repas commençait, assaisonné par l'entrain général. Vers la fin du régal, les convives avaient coutume de chanter en chœur quelques-uns de ces *noëls* patois dont chaque contrée avait alors son répertoire spécial. Puis l'un d'eux racontait, au milieu d'un profond recueillement, quelques-unes des légendes de la nuit de Noël.

En cette nuit de prodiges, les animaux domestiques ont le don de la parole et causent entre eux dans l'étable, à l'heure de minuit. Les chevaux et les bœufs se racontent d'un ton larmoyant leur destinée, flétrissant l'indigne conduite d'un maître inhumain qui les a mal nourris ou injustement maltraités. Mais bien imprudent serait celui qui irait les écouter, car il tomberait mort sur le coup — indiscrétion qui sans doute n'a jamais été commise, ce qui explique pourquoi cette superstition a pris racine et s'est conservée dans certains milieux.

(1) Ce curieux spécimen, transcrit d'un vieux grimoire, nous a été adressé d'un village de la Haute-Ajoie.

En cette même nuit, les entrailles de la terre s'entrouvrent pour étaler leurs richesses, et les trésors, enfouis dans le sein des montagnes, des vallées, des plaines et des eaux, apparaissent à la pâle clarté du ciel.

En cette nuit encore, le terrible *Foulta* — personnification du cauchemar — vient s'asseoir sur la poitrine de ceux qui vont goûter le repos, au lieu de se rendre à la messe de minuit.

On devisait ainsi jusqu'à ce que les appels vibrants de la cloche vinssent annoncer l'heure de se rendre à l'église, où avait lieu, avec une pompe inusitée, l'office de minuit.

Cependant, la maison ne devait pas être laissée sans surveillance, un gardien avait l'ordre de veiller sur elle, afin d'empêcher les mauvais esprits d'y pénètrer.

Au retour des pieuses cérémonies, on faisait le *Réveillon*, qui n'était autre chose que la continuation du repas précédent et consistait en boudins et gâteaux, confectionnés spécialement pour la circonstance, arrosés de quelques verres de vin chaud. On recueillait ensuite les tisons et les charbons de la bûche de Noël ; ils étaient conservés précieusement toute l'année et, dans les jours d'orage, étaient placés dans l'âtre, comme un préservatif contre la foudre, à l'exemple du buis bénit des Rameaux.

Cette coutume n'était pas générale, elle se rencontrait surtout dans les villages bordant nos frontières.

De temps immémorial, on a confectionné la veille de cette solennité le *pain de Noël* qui était primitivement regardé comme une sorte de talisman et auquel était attribuée la vertu de préserver des maladies ou de les guérir; on le portait à la messe de minuit pour le faire bénir.

Dans les villages du Jura, chaque famille prépare encore, de nos jours, le gâteau traditionnel et des pains d'une configuration particuliers nommés *vecques de Noël* — de l'allemand *Wecke*. — Ces pains, terminés à leurs extrémités en forme de cornes sont sans doute une allusion au bœuf qui avoisinait l'enfant Jésus dans la crèche. On pétrit encore un pain de forme ronde, appelé *crapé,* sur

lequel est tracée une croix, sans doute en mémoire de la vertu curative et préservative supposée jadis à cette pâtisserie rustique. Les parrains et les marraines ont coutume d'offrir les *vecques de Noël* à leurs filleuls, en guise d'étrennes.

On retrouve encore dans les vieux grimoires certaines redevances payées en divers lieux par les vassaux à leurs seigneurs, sous le nom de *pains de Noël*, comme aussi par les paroissiens à leurs curés, sous celui de *pains d'étrennes*.

III

Parlons maintenant de ces vieux *noëls* populaires, simples et naïfs monuments de la foi de nos pères, que, pendant toute l'octave de la joyeuse solennité, on chantait le soir, à la veillée, dans toutes les maisons, au coin du poêle ou du feu de cheminée, et souvent même dans les rues et les cabarets.

L'origine de ces *noëls* est lointaine et remonte, sans aucun doute, à ces *Mystères* joués pendant tout le moyen âge et dont nous avons déjà parlé. Dans les premiers siècles de l'Eglise, les cérémonies religieuses se faisaient d'une manière théâtrale, afin de frapper vivement l'imagination du peuple. A Noël, on représentait la naissance de Jésus par des drames où figuraient des personnages jouant le rôle de Marie, de Joseph, des bergers, etc., et chantant des paroles composées spécialement pour la cérémonie.

Ces scènes pittoresques furent longtemps en vogue, mais peu à peu le burlesque se mêla à la pieuse légende, et il se produisit dans la suite de tels abus que les conciles durent intervenir et en interdire la représentation.

Toutefois le peuple en avait pieusement conservé les paroles les plus expressives ; elles ne tardèrent pas à se répandre au dehors et formèrent bientôt un riche répertoire où la foule puisait largement.

On vit alors certains bardes populaires s'assayer dans ce

genre de poésie et exercer spécialement leur verve en cette grande fête.

Nos voisins de France et d'Allemagne ont formé de nombreux recueils de ces cantilènes.

Dans notre pays, les *noëls* proprement dits ont peu à peu échappé au souvenir du peuple et il ne nous reste guère aujourd'hui que les refrains chantés au Nouvel-An et aux Rois. En tout cas, malgré nos recherches, il ne nous a pas été possible d'en découvrir, dont l'origine puisse être vraisemblablement attribuée à notre contrée, avec cette couleur locale propre à notre patois rustique.

Nous sommes donc obligés d'avoir recours aux collections recueillies par quelques savants de nos frontières et d'en extraire de curieux spécimens qui donnent le ton et l'allure généralement observés pour la plupart de ces chants.

Ce n'est pas, nous le pensons, nous écarter de notre sujet.

Voici d'abord une complainte, écrite en bel et bon patois, empruntée à la collection de M. le Dr Pfannenschmid de Colmar, et qu'on chantait dans la Haute-Alsace :

Ecoutai, Jeanne, mai mie,
Tchaincenate novelle
Ça les aindgeâttes di cie
Que tchaintant yo bellâtes,
Tchaintant tô gloria
Pair ensoine, alleluia,
Gloire éternelle,
Paix deschus lai tierre !

E s'en vinrent promenai
Detschu ces yues sombres,
Lai vou lo Messie a veni a monde.
E merchant po lo trovai ;
E Bethléem èl a né
Dedain enne étale fraide,
Entre lo bue et l'aine.

Hélai ! que pensin-vô,
Mon bai l'onchia Josai,

De veni vô loudjie
Dedain aine étale fraide ?
Vô que vôs étes in bon tchaipu,
Rebouetschie tô ces petschus ;
Car l'afin grûle
Di frais qu'el endure.

Merdjerite, vai-t'en voûer
Tiu cacque en lai poêtsche,
Et dis yo que l'afin doue,
Que doucement ai s'aipretschin.
Çà ci pe l'entchairbonnai
Que not afin fait criai.
Vais t'en derie les âtres
R'étiurai tés bairbattes.

Tiain vô pésserai
Per devin tschie nô,
Reveni en velle,
Nô batairains note afin ;
Nô vos prenrains pô parrain.
Lai Mayennate
Serai lai commairate

Pierre ai vo bin présimai
Detschus ces jolies trassates ?
Vô vô trompai aichuriement,
Çà des tschainates d'airdgent
Que faisant glin, glinate,
Que vayant pû d'cent rapes.

Raiyiue-y son yé,
Fai-y sai sopate;
Ci pai-pai quai-y a pêli,
Sai là trô tschâ,
Soueche-y,
Tchainte-y tai tchaincenatte :
Doue, doue, mai pouere airmate.

Nous traduisons pour les personnes peu familiarisées avec ce patois :

Ecoutez, Jeanne, ma mie,
Chansonnette nouvelle :
Ce sont les anges du ciel
Qui chantent leurs cantiques,

Ils chantent tous : Gloria,
Tous ensemble : alleluia,
Gloire éternelle,
Paix sur la terre !

Ils s'en vinrent promener
Sur ces lieux sombres,
Là où le Messie est venu au monde,
Ils marchent pour le trouver ;
A Bethléem il est né
Dans une étable froide,
Entre le bœuf et l'âne.

Hélas ! que pensiez-vous,
Mon bel oncle Joseph,
De venir vous loger
Dans une étable froide ?
Vous qui êtes un bon charpentier,
Rebouchez tous ces trous;
Car l'enfant grelotte
Du froid qu'il endure.

Marguerite, va-t'en voir
Qui frappe à la porte,
Et dis-leur que l'enfant dort,
Que doucement ils s'approchent.
C'est ce laid encharbonné
Qui fait crier notre enfant.
Va-t'en derrière les autres
Récurer tes petites barbes.

Quand vous passerez
Par devant chez nous,
Revenez en visite,
Nous baptiserons notre enfant,
Nous vous prendrons pour parrain;
La Marie-Anne
Sera la commère.

Pierre, avez-vous bien regardé
Sur ces jolies petites tresses ?
Vous vous trompez assurément,
Ce sont des chaînettes d'argent
Qui font glin, glinatte,
Qui valent plus de cent rappes.

Raccommode-lui son lit;
Fais-lui sa petite soupe ;
Cette bouillie qui est par là,
Si elle est trop chaude,
Souffle-là lui,
Chante-lui ta chansonnette :
Dors, dors, ma pauvre petite âme.

Cette chanson est réellement très curieuse, et quoique notre patois ajoulot diffère du texte par quelques légères nuances, nous y retrouvons parfaitement l'accent du terroir et l'originalité d'expression qui lui est propre.

Voici d'autres couplets venant aussi de la Haute-Alsace ; nous regrettons toutefois de ne pouvoir citer que les suivants :

Lai douce Vierdge ai in djairdin
Tchaintans Noé!
Çà po neurri ses orphelins
Tchaintans Noé, Noé !

Hè y crachè de tô les bins
Tchaintans Noé !
Hè y crachê di pain, di vin
Tchaintans Noé, Noé !

Notre Seigneur s'y promenai
Tchaintans Noé !
Aimont ses tschains, aimont ses prais
Tchaintans Noé, Noé!

Notre Seigneur s'y promenai
Tchaintans Noé !
Aivô in bâton d'airdgent foirai
Tchaintans Noé, Noé !

Nous traduisons :

La douce Vierge a un jardin,
Chantons Noël !
C'est pour nourrir ses orphelins;
Il y croissait de tous les biens ;
Il y croissait du pain, du vin
Notre Seigneur s'y promenait

En montant ses champs, en montant ses prés
Avec un bâton d'argent ferré.
Chantons Noël, Noël.

Passons maintenant en Bourgogne, où Bernard de la Monnoye, qui fut de l'Académie française en 1713, est particulièrement resté célèbre, par les *noëls* qu'il composa en patois bourguignon, auquel se rattache notre idiôme jurassien, qui a encore avec lui une grande analogie. Ils ont été traduits et publiés en 1858 par M. Fertiault. Nous citerons d'abord une sorte de relation de la vie de Jésus :

Grand Dieu ! ribon ribaine, bien à point tu descends ;
L'Enfer contre le Ciel avait trop fait l'opiniâtre,
Ta crèche, ton étable,
Ta litière de foin
Recognent le diable
Bien loin.

. . . . . .

Hérode croyait t'attraper, faisant, sans dire gare
D'une foule d'innocents couper la gorge :
Mais pouf ! tu te sauves
En Egypte à propos,
Si bien qu'il ne put faire
Son coup.

Hélas ! venais-tu donc pour dérober sa couronne ?
Nenni, tu n'en veux pas à la pompe des rois ;
Tu n'en veux qu'à la peine,
Qu'aux épines, qu'au fouet
Et tu prends pour ton Trône
La Croix.

Tu ne viens pas chercher le plaisir, la bombance ;
Tu viens verser ton sang pour laver nos défauts :
Etrange différence !
Nous avons fait tout le mal,
Tu fais la pénitence
Pour nous.

Il t'a pour nous guérir, bien coûté des ampoules;
Du repos que nous avons tes travaux sont le prix ;
Tes larmes nous consolent :

En mémoire de quoi
Ici tout rossignole
Noël !

Voici encore une production bourguignonne, où figurent un berger, sa femme et la Vierge.

LE BERGER

Femme, courage !
Le diable est mort :
Après l'orage,
Nous avons des beaux jours.
Dieu, près d'ici, repose emmailloté
Sur la paille ;
Les anges, à force de chanter
S'en égosillent,
Tout en retentit.

LA FEMME

Çà ! ma gorgère,
Mon collier tissu,
Mon clavier,
Mon jupon plissé blanc !
Gais, marchons gais, toujours ! n'aie pas peur
Que je m'arrête ;
Je meurs de voir ce petit garçon
Dont nos prophètes
Font tant de fêtes.

LE BERGER

Vers sa cabane
Pressons nos pas ;
Entends-tu l'âne
Qui fait hin, ha ?
Entrons : Dieu gard' ! Bonjour, maître Joseph,
Dame Marie ;
Nous venons pour voir, s'il vous plaît
Le Fruit de vie,
Notre Messie.

LA FEMME

Sur son visage,
Tout clair on lit
Que c'est l'ouvrage
Du Saint-Esprit :
C'est pour le sûr un vrai Dieu tout craché.

Où sont ses gardes ?
On entre chez lui sans heurter :
Point de hallebardes,
De rebuffades.

TOUS DEUX ENSEMBLE

Vierge parfaite,
Nous vous offrons
Quatre bavettes,
Deux collerons :
Nous ne saurions faire que des présents
De trois oboles.
C'est dans les mains des grapignans
Que les pistoles,
Les écus roulent.

LA VIERGE

Couple béni,
Le saint Enfant
Vous remercie :
Il est content.
Ce n'est ni l'or, ni l'argent, croyez-moi,
Qui l'affriandent :
Un grain de moutarde de foi,
Voilà l'offrande
Qu'il vous demande.

Encore un *noël* bourguignon, un dialogue entre Simon et Lucas :

Sais-tu bien, Lucas, mon voisin,
Qu'un couple de chérubins
Tout maintenant vient de me dire
Que Dieu de nos larmes touché,
Nous dépêche ici son Messie
Afin d'effacer nos péchés ?

Ils m'ont dit qu'il ne venait pas
En Rodomont, en Fier-à-bras,
Armé du feu de son tonnerre,
Dont, quand il le roule dans l'air,
Il fait trembler les quatre coins
Et le milieu de l'Univers. —

— Il sera donc du moins venu
En Roi qui n'est pas du commun,
Suivi d'une Cour des plus belles,
Lui de qui on a dit cent fois
Que ses pieds font leur escabelle
De la tête des autres rois ? —

— Nenni, il n'est pas triomphant.
Ce n'est, disent-ils, qu'un Enfant,
Frais sorti des flancs de sa mère,
Sans briser porte ni verroux,
Comme au travers d'une fenêtre
Passe la clarté du soleil. —

— C'est un Enfant, me dis-tu vrai ?
Tant mieux ! voilà tout notre fait.
Tu sais bien, quand un enfant crie,
Que pour en apaiser les cris,
Il ne faut qu'une *chatterie*
Ou qu'un sifflet ou qu'un sabot. —

— Tu veux dire que nous ferons
Du Petit, ce que nous voudrons. —
— Oui le Poupon nous traite en frères
Il n'est fanfaron, ni rebours :
Adieu vengeance, adieu colère :
Rien par crainte, tout par amour !

Nous reproduirons, pour terminer, la complainte suivante extraite du recueil des *noëls* lorrains de M. Grosjean et qu'on entendait naguère dans les Vosges :

Voisin, d'où venait ce grand bruit,
Qui m'a réveillé cette nuit,
Et tous ceux de mon voisinage ?
Vraiment j'étais bien en courroux
D'entendre par tout le village :
Sus, sus, berger *(bis)*, réveillez-vous *(bis)*.

Quoi donc, Colin, ne sais-tu pas
Qu'un Dieu vient de naître ici-bas ?
Qu'il n'a ni langes, ni drapeaux,
Et qu'en cet état misérable
L'on ne peut rien voir de plus beau ?

Allons donc, bergers, il est temps,
Allons lui porter nos présents
Et lui faire la révérence :
Voyez comme Jeannot y va,
Suivons-le tous en diligence,
Et nos troupeaux, laissons-les là.

Pierrot lui porte un agnelet,
Son petit-fils un pot au lait
Et deux moineaux dans une cage :
Robin lui porte du gâteau,
Jeannot du beurre et du fromage
Et le Gros-Jean un petit veau.

Pour moi, puisque ce Dieu sauveur
Doit être un jour aussi pasteur,
Je veux lui donner ma houlette,
Ma passetière avec mon chien,
Mon flageolet et ma musette,
Et mon sifflet, s'il le veut bien.

Nous pourrions poursuivre nos investigations, mais ces quelques exemples nous paraissent suffire au cadre d'une simple étude.

Tels sont donc les *noëls,* ces productions d'un autre âge, qui étaient toute la poésie du foyer. Aussi y voit-on figurer des scènes d'une simplicité puérile qui tourne parfois au risible. On ne fait grâce d'aucun détail : les habits de fête, les présents offerts, les ustensiles les plus intimes du ménage y sont passés en revue, laissant deviner des préoccupations toutes matérielles.

Malgré leur peu de valeur littéraire, ces chants sont certainement dignes d'intérêt : ils renouent la chaîne à demi brisée du passé et du présent et montrent avec quel amour et quelle allégresse était célébrée la naissance du divin Enfant.

Il va sans dire qu'ils ont modifié leurs formes et leurs expressions selon les époques et selon les pays qui les ont vu naître, mais toujours ils ont conservé ce même mélange de sacré et de profane, ce même caractère de bonhomie populaire et de naïveté religieuse.

IV

Nous avons vu que dans le Jura, Noël avait perdu son cachet de joyeuse solennité. Mais il n'en est pas ainsi dans les autres pays et surtout dans les contrées du Nord où Noël est la fête par excellence, la fête des fêtes.

En Angleterre, *Christmas* est salué avec un enthousiasme indescriptible et les blonds fils d'Albion, d'ordinaire si taciturnes, prennent leurs joyeux ébats en ce jour de liesse générale.

En Suède *Julnat* (1) et en Russie *Rojdestvo* n'est pas moins impatiemment attendu; les travaux sont suspendus jusqu'au jour des Rois, ce ne sont partout que réunions intimes et réjouissances qui semblent ne pas devoir finir, Dans la cabane du paysan, comme dans le palais somptueux du seigneur, on s'assemble malgré la neige et les frimas, pour fêter ce pieux anniversaire et planter l'arbre de Noël éclairé de torches ou de lumières étincelantes.

«Le vert sapin solennel,» nous dit M. X. Marmier dans ses relations de voyage, « est entouré de lumières, en mémoire sans doute, de la lumière céleste qui de la crèche de Béthléem s'est répandue dans le monde entier. A ses rameaux, la mère de famille attache les présents qu'elle a ingénieusement choisis pour chacun de ses invités. La veille, au soir, dans les villes et les villages, toutes les maisons sont illuminées par les bougies qui décorent l'arbre de Noël; il n'est pas si pauvre chaumière qui ne veuille avoir le sien, n'eût-elle qu'une pâle chandelle pour l'éclairer. Et cette fête religieuse, cette fête de famille se prolonge pendant plusieurs jours et il faut que non seulement les hommes s'en réjouissent, mais encore les animaux. Dans les campagnes, le paysan donne à ses bestiaux une ample ration de son meilleur foin et l'on pose sur le toit de la

(1) *Julnat* signifie la nuit de la roue, parce qu'à cette époque de l'année la roue du soleil tourne au solstice d'hiver. C'est une ancienne désignation scandinave qui remonte jusqu'au temps du paganisme.

ferme une gerbe de blé pour les petits oiseaux qui, en cette cruelle saison d'hiver, ne trouvent plus de grains dans les champs. »

Mais ce que Noël proclame et apporte avant tout, c'est le règne absolu des enfants. C'est leur fête à eux, c'est pour les enfants que tout se prépare, c'est le jour des cadeaux, car le pin traditionnel est dans les pays du Nord, ce que le sabot de Noël est en France et ce qu'est chez nous l'âne de St-Nicolas.

V

Dans une partie du Jura, l'arbre de Noël, venu des bords du Rhin, fait aussi sa distribution aux enfants. D'origine récente dans notre pays, il tend à se propager chaque année davantage. Rien de plus charmant, en vérité, que cette cérémonie. Au milieu de la chambre de réception se trouve le merveilleux sapin qui déploie majestueusement ses branches verdoyantes, éblouissant de feux, chargé de fleurs, de jouets, de fruits, de bonbons, d'images, de livres, d'albums, de rubans : un luxe enfin dépassant toute description. A un signal donné, les enfants font irruption dans la salle et au milieu des cris de joie, des gambades et des généreuses distributions des papas et des mamans, l'arbre est bientôt pillé, dévasté. Les fleurs tombent, les rubans se détachent, les lumières s'éteignent peu à peu, mais le tapage continue et l'admiration dure longtemps encore.

Fête délicieuse trop tôt finie ! Ces arbres verts dans la saison des frimas, cette illumination à l'époque des jours sombres, cette joie des enfants et cette affection des parents, quelles scènes charmantes et quel touchant symbole !

Mais quelle est l'origine de l'arbre de Noël ?

La réponse à cette question n'est pas encore trouvée. Le temps de sa première apparition et sa patrie nous sont inconnus. La duchesse Hélène d'Orléans l'apporta en France

en 1840 et le prince Albert l'introduisit en Angleterre vers la même année. Dès cette époque, il s'est répandu rapidement un peu partout. Dans plusieurs contrées, il sort tout d'un coup de l'ombre et personne ne sait d'où il est venu.

Généralement, l'arbre illuminé passe pour être une coutume apportée d'Allemagne, quelques historiens l'ont prétendu du moins, mais aucun n'a pu fournir une preuve historique à l'appui de cette assertion.

Un livre publié à Francfort en 1690 fait remonter l'origine de l'arbre de Noël à la mythologie païenne des anciens germains. Voici le passage sur lequel il se fonde ; « Au solstice d'hiver, les païens plantaient devant leurs maisons deux sapins en croix, puis mangeaient et buvaient dix-neuf jours durant. Les Suédois d'aujourd'hui ont conservé cette coutume, y compris les dix-neuf jours de bombance. De plus, à ce moment, ils brûlent une grosse souche de bois appelée *joulegalt*, ils cuisent un pain énorme ayant la figure du sanglier et ils continuent à saluer le retour du soleil par une illumination de bougies. »

A l'appui de ce texte, une ordonnance forestière de Salzbourg de 1750 défend « *de couper des arbres de Noël*, autrement dits *Buissons de Berchta* ». Or Berchta chez les Germains signifiait l'éblouissante et était la déesse de la lumière.

Nous nous trouverions donc ici en présence d'une des brillantes solennités que les peuples de l'antiquité ont consacrées au soleil. Il est probable que l'arbre de Noël tient au *Sabéisme*, à l'une des plus antiques religions ayant régné sur le globe et consistant à adorer tous les corps célestes.

Un vieux poëme français du XIIIe siècle mentionne aussi l'arbre traditionnel. On le rencontre, en effet, dans « Durmart le Galois » et dans « Parzival » de Wolfram d'Eschenbach. Dans le roman français, Durmart aperçoit deux fois un arbre dont les branches sont entièrement couvertes de bougies étincelantes. Mais encore plus bril-

lant que celles-ci, un enfant resplendissant est assis sur la cîme. Le héros demande au pape qu'elle en est la signification. Il reçoit pour réponse que l'arbre illuminé est l'emblême de l'humanité, les lumières dirigées en haut sont les bons, les lumières dirigées en bas les méchants, et l'enfant est le Christ.

Wolfram nous raconte qu'il était d'usage, à la réception d'hôtes illustres, de dresser un arbre verdoyant décoré de lumières.

La tradition place la première apparition du sapin solennel en Allemagne, en l'année 1632. On ne le connaissait pas avant cette époque, car nulle part, dans la littérature allemande du moyen-âge, on n'y fait la moindre allusion.

Il faut donc ouvrir à l'arbre de Noël des perspectives lointaines. Nous croyons qu'il serait plus vraisemblable de dire, que l'Allemagne n'a rien conservé de tous les anciens usages de Noël, mais qu'elle a emprunté aux contrées du Nord la pittoresque coutume de l'arbre illuminé.

VI

Une charmante légende, dont le souvenir s'est perpétué dans la Suisse romande, se rattache à la fête de Noël. C'est à cette époque de l'année, pendant l'octave de cette solennité, que Berthe de Bourgogne, la fileuse, la reine des bonnes fées. faisait son apparition dans les demeures.

Le Jura n'a pas encore oublié la pieuse et bienfaisante reine Berthe, *la bonne reine Berthe*, comme on l'appelle, dont le nom et la mémoire sont encore bénis parmi le peuple.

Cette princesse, fille de Bourcard, duc d'Allemaine, avait, en 919, épousé Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane. Pendant la minorité de son fils, le roi Conrad, Berthe fut chargée d'administrer le royaume et s'en acquitta avec tant de sagesse et de sollicitude que son nom devint synonyme de vertu et de charité.

» Qui n'a entendu parler de l'humble et gracieuse sou-

veraine qui, montée sur son palefroi et le fuseau à la main, allait de château en château, de monastère en monastère, de métairie en métairie, semant sur son passage les œuvres de piété et de bienfaisance ? Elle encourageait les défrichements, faisait planter des vignes, protégeait et soulageait le pauvre serf. »

« Un jour, la reine de Payerne, ainsi l'appellent les traditions de la Transjurane, rencontra dans les pâturages une jeune paysanne qui filait, en gardant son troupeau. Berthe, charmée, fit un riche présent à la jeune fille. Le lendemain, les dames de sa suite parurent toutes devant elle une quenouille à la main. Mais la reine souriant à cet aspect : « Mesdames, fit-elle, la jeune paysanne, comme Jacob, est venue la première et a emporté ma bénédiction (1). »

On attribue à la reine Berthe la construction et la réparation d'un grand nombre d'églises et d'abbayes et entr'autres des églises de Moutier-Grandval , de St-Imier et de St-Ursanne, un de nos plus précieux monuments d'architecture religieuse.

Elle se plaisait à visiter son peuple et résidait tour à tour dans les villes et les villages de son royaume; cependant son séjour préféré se trouvait à Payerne, dans le canton de Vaud. On y a découvert son tombeau en 1817, dans la chapelle de l'ancien couvent de St-Michel. Il est en pierre de grès massif, sans aucune gravure. Transporté aujourd'hui dans le temple, on l'a recouvert d'un marbre noir avec une inscription latine commémorative.

A l'inauguration de ce monument en 1815, on chantait :

Ta mémoire est toujours bénie,
Ton souvenir est toujours beau ;
Repose en paix, reine chérie,
Dans nos cœurs et dans ce tombeau !

Les bienfaits et les rares vertus de la reine Berthe étaient cités à tous propos, pour servir d'exemple et de modèle à

(1) Alexandre Daguet. Histoire abrégée de la Confédération suisse.

la jeunesse. Les mères de famille l'invoquaient pour veiller sur leurs enfants, pour les assister dans la première éducation et pour contraindre les petits révoltés à l'obéissance, soit par des menaces, soit par des récompenses.

L'imaginatiou populaire en fit peu à peu la fée protectrice des mères et la gardienne des vertus domestiques. On se la représentait vêtue simplement d'une longue robe flottante, avec une baguette enchantée à la main et une quenouille au côté, car la reine Berthe était une fileuse intrépide qui donnait constamment l'exemple du travail. Elle venait errer, durant la nuit, autour des demeures, pour examiner si tout était en ordre, s'il y régnait la propreté et l'économie. Malheur à l'enfant insoumis, paresseux ou gourmand. Malheur à la jeune fille coquette qui négligeait son fuseau pour son miroir. Malheur aussi à la ménagère qui balayait mal les chambres, qui rangeait peu soigneusement son linge dans l'armoire, qui préparait des repas dénotant trop de gourmandise ou qui négligeait son étoupe de lin ou de chanvre. Elle s'en vengeait aussitôt par mille espiègleries. Elle dépêchait immédiatement les *servants*, espèces de lutins familiers qui agissaient sous ses ordres, pour fouetter les moutards, casser les miroirs, bourrer les mets d'étoupe, brouiller et enchevêtrer les écheveaux, tirer la couverture du lit des dormeurs, renverser le bol de lait d'une vachère peu soigneuse et même faire périr la plus belle bête de l'étable, dans un ménage peu soucieux d'une sage économie.

M. Monnier, dans ses *Traditions populaires comparées*, nous apprend qu'en Allemagne, la Souabe, la Thuringe et la Franconie, c'est-à-dire les descendants des Suèves, ont une *Wilda-Bertha* qui rôde avec solicitude, durant les nuits, autour de la demeure des mères de famille, et les seconde merveilleusement dans l'éducation de l'enfance ; le nom de Berthe a été donné, dans le moyen-âge, à plusieurs princesses d'origine germanique.

» *Du temps que Berthe filait*, ajoute-t-il, se dit encore en style plaisant pour reporter la pensée des auditeurs à une

époque très reculée : c'était probablement la période antérieure au paganisme où l'on représente la déesse de la Terre, la mère commune des humains avec une quenouille, symbole du travail. C'est pour offrir aux yeux des mères de famille, le plus souvent possible, l'exemple des occupations utiles que la quenouille figurait au bras de toutes les fées, d'où nous est venue l'expression : *filer comme une fée*, pour dire filer dans la perfection.

» La Haute-Bourgogne a eu sa *Berthe* fileuse comme le pays des Francs... Une ancienne église de Payerne se flatte de posséder sa sépulture. On y montre la selle de la reine Berthe, remarquable par la place qu'y occupaient sa quenouille et son fuseau... On montre également aux voyageurs une prairie devenue célèbre par la récompense que la reine y décerna un jour à une fille qui filait, en gardant ses brebis, et où, depuis ce temps, la jeunesse est dans l'usage d'aller chanter et danser *la ronde du fuseau.* »

C'est ainsi que le nom de la reine Berthe appartient autant à la mythologie qu'à l'histoire positive.

Faut-il s'en plaindre ? Nous ne le pensons pas, puisque cette substitution a valu, pendant de longs siècles, aux générations qui nous ont précédées, les exemples toujours présents, la protection toujours accessible de cette gardienne des vertus et des joies du foyer.

CÉLESTIN HORNSTEIN,

avocat.